

D 743 GUATEMALA: L'AFFAIRE PELLECCER, OU LE VIOL DES CONSCIENCES PAR L'ETAT (2ème partie)

Après la stupeur causée par l'apparition du P. Pelleccer qu'on tenait pour mort après son enlèvement, au cours d'une conférence de presse tenue le 30 septembre 1981 en présence du ministre de l'intérieur (cf. DIAL D 742), le gouvernement pousse ses avantages. Il a en effet "produit" le P. Pelleccer à l'Ecole militaire des forces armées salvadoriennes, à San Salvador, le 22 octobre 1981. De son côté la télévision d'El Salvador retransmettait l'enregistrement vidéo des "confessions" du jésuite guatémaltèque. Le fait a motivé une très vigoureuse protestation du provincial des jésuites d'Amérique centrale.

Ci-dessous, en deuxième partie du dossier, nous donnons le texte de la déclaration liminaire du P. Pelleccer lors de la conférence de presse du 30 septembre. Dans un prochain document, nous donnerons le texte de ses réponses aux journalistes, en finale de cette même conférence de presse.

N.B.: Dans la traduction française, nous nous sommes efforcés d'être le plus littéral possible au prix, parfois, d'une certaine lourdeur. Le lecteur nous en excusera.

Note DIAL

DÉCLARATIONS DU P. PELLECCER (1. Exposé liminaire)

(Intertitres de DIAL)

(Présentation par l'attaché de presse du ministère de l'intérieur)

Très Honorable Corps diplomatique,
Honorable Corps consulaire,
Messieurs les ministres d'Etat, vices-ministres,
secrétaires et sous-secrétaires de la Présidence,
Messieurs les Hauts fonctionnaires du gouvernement,
Messieurs les correspondants de la presse internationale,
Messieurs les journalistes guatémaltèques,
Mesdames et Messieurs,

Nous tenons à vous remercier particulièrement de ce que vous ayez eu le courage de venir malgré la pluie à cette conférence de presse à laquelle vous avez été invités au titre du secrétariat aux relations publiques de la Présidence, par mes soins et sur recommandation - la notation est d'importance - du président de la République, le général Romeo Lucas. C'est dans le but de vous annoncer un fait des plus notoires dans la vie politique et sociale de notre pays, à savoir la présentation devant vous d'un prêtre jé-

suite guatémaltèque: il avait été donné pour disparu ou sequestré mais il s'était, sur sa propre décision, adressé aux forces de sécurité du pays et s'était confié à elles pour demander leur protection; il avait d'importantes révélations à faire au sujet de l'engagement qu'il avait pris comme membre de l'Armée de guérilla des pauvres (EGP), à laquelle il a pris une part active, dans différentes fonctions, pendant un certain temps. Vous allez en connaître les détails de sa propre bouche.

Le gouvernement de la République souligne de façon très spéciale qu'en présentant le jésuite Luis Eduardo Pellecer Faena, il ne veut aucunement entreprendre quoi que ce soit ou donner motif à friction envers l'Eglise catholique comme institution; il entend au contraire que les paroles, les révélations, le repentir, la conversion, et le pardon du prêtre jésuite servent de base ou de guide spirituel de façon à éclairer tous les guatémaltèques et le monde en général sur les dangers latents que courent nos peuples, la jeunesse surtout, quand les intentions véritables (...) (1) (en cet instant, avec le prêtre, vu la sérénité qui est la sienne et le bonheur qu'il a expérimenté de pouvoir faire connaître au Guatemala et au monde sa conversion, son repentir, pour les raisons que vous allez connaître) (2). Ainsi, le père est venu librement vers les forces de sécurité dans ce but. Il a reçu le meilleur des traitements comme personne humaine. Nous tenons à faire savoir dès maintenant et officiellement que, conformément à ses désirs, il pourra rester dans le pays pour y exercer son sacerdoce ou bien se rendre dans celui qu'il choisira. S'il choisit cette seconde alternative, la presse guatémaltèque, les correspondants étrangers et les Guatémaltèques qui le voudraient, sont dès maintenant invités à l'accompagner à l'aéroport le jour de son départ, s'ils le veulent bien.

J'ai maintenant le plaisir de vous présenter le prêtre jésuite Luis Eduardo Pellecer Faena. Je pense que la parole qu'il va vous adresser, ses expériences, son engagement dans l'Armée de guérilla des pauvres, sa conversion, son repentir et sa demande finale de pardon (3), constitueront la meilleure expérience que vous pourrez vivre cette après-midi. Mon Père, s'il vous plaît!

(Présentation du P. Pellecer par lui-même)

Très bonne après-midi à vous tous qui m'écoutez et merci d'avance pour la capacité d'écoute que vous témoignez.

Mon nom, comme le disait le journaliste Toledo Vielman, est Luis Eduardo Pellecer Faena. Je suis prêtre jésuite, âgé de 35 ans, guatémaltèque et membre de l'Armée de guérilla des pauvres jusqu'au 8 juin dernier (4), jour et mois où j'ai librement décidé de m'adresser aux forces de sécurité pour mettre un terme à ma vie de subversif, ma vie de militant dans l'Armée de guérilla des pauvres. Cet auto-enlèvement, je l'ai effectué en compagnie d'un vieil ami que je connaissais et qui militait dans les forces de sécurité. A l'occasion, à l'étranger, il m'avait donné ses coordonnées, son téléphone, pour qu'en cas de besoin je puisse faire appel à lui. C'est effec-

(1) Texte inaudible (NdT).

(2) Ce membre de phrase entre parenthèses a été coupé pour la seconde retransmission des déclarations du P. Pellecer à la télévision guatémaltèque (NdT).

(3) L'attaché de presse semble bien connaître le plan suivi par le P. Pellecer au cours de sa confession (NdT).

(4) Date de son enlèvement ou, selon ses dires d'aujourd'hui, "auto-enlèvement" (NdT).

tivement ce que j'ai fait et nous avons donc organisé l'auto-enlèvement. J'ai cru comprendre que la presse nationale et, sans doute aussi, la presse internationale avaient diffusé la nouvelle de ma disparition comme étant un enlèvement. En matière d'information, chaque fois que les témoins sont des tierces personnes étrangères aux faits, il y a évidemment une grande marge d'erreur, car la version finale doit être véhiculée sur la base d'interprétations ou de possibilités.

Je désire donner quelques éléments de mon curriculum vitae. Car je crois qu'il est important que vous connaissiez les privilèges et les occasions, la formation que j'ai pu acquérir au long de quatorze années d'études, afin d'accorder plus de valeur, pour découvrir avec plus de vérité et plus d'amour du cas, ce repentir (5) que je demande à tous, le pardon que je vous demande dès maintenant à tous.

Je suis sorti du lycée de Guatemala en 1963 avec un bac en sciences et lettres. En 1967, je suis entré à la Compagnie de Jésus et j'y ai fait toutes les études correspondant à la carrière sacerdotale; j'ai obtenu un bac en sciences de la communication et en humanités classiques de l'Université catholique de Quito, en Equateur; j'ai ensuite passé ma licence de philosophie à l'Université autonome de Mexico, la UNAM, en même temps que je passais le diplôme d'ingénieur civil au titre de l'Université ibéro-américaine, également au Mexique, sous l'administration et la responsabilité des jésuites. Et enfin la licence en théologie, obtenue au Centre de réflexion théologique d'El Salvador, cycle adjoint à la Faculté des sciences de l'homme et de la nature de l'Université José Simeón Cañas.

Cette présentation ne se veut pas auto-élogieuse; elle entend seulement servir de base pour poser les questions suivantes. Comment une personne comme moi qui n'a jamais manqué de rien en raison de son milieu familial; une personne qui a eu autant d'occasions d'études, de possibilités professionnelles, d'expériences de niveau intellectuel universitaire et académique; une personne chrétienne, un prêtre, un religieux: comment a-t-elle pu dévier à un tel point qu'elle ait fini par choisir la voie de la violence, par donner son nom à l'organisation révolutionnaire clandestine, l'Armée de guérilla des pauvres? Telles sont, sans aucun doute, les trois questions, ou davantage peut-être, que vous vous posez. A ces trois questions, je vais m'efforcer d'apporter des réponses claires, précises et profondément sincères, en abordant divers aspects.

(L'arme idéologique de la théologie de la libération)

La première est la suivante: j'ai manipulé, ou j'en suis venu à manipuler trois armes fondamentales qui ne sont pas du type habituellement connu. Ce ne sont pas des armes à base d'explosif, mais ce sont des armes bien plus puissantes et à plus grand effet et plus explosives que n'importe laquelle des munitions que nous connaissons.

La première est tout le bagage que donne la théologie de la libération. Je pense que vous tous, y compris la presse étrangère, vous connaissez un peu l'histoire récente de l'Eglise. Je me permets de prendre un moment de votre attention pour en rappeler quelques éléments.

En 1968, l'Eglise latino-américaine, au niveau de son assemblée la plus représentative de l'ensemble des évêques du continent, s'est réunie à Medel-

(5) Le P. Pellecer fait-il un lapsus, en voulant parler de "pardon"? (NdT).

lin, en Colombie, pour actualiser les perspectives générales de la nouvelle Eglise qu'avait donnée, deux ans auparavant, le concile Vatican II (6).

Medellin, comme assemblée de la conférence épiscopale, prétendait apporter la réponse religieuse aux problèmes urgents, aux problèmes immédiats des pays dits du tiers-monde. Les perspectives pastorales issues de cette conférence ont été transmises peu à peu aux différentes hiérarchies des divers pays latino-américains, ainsi qu'aux différents ordres religieux comme c'est le cas du mien, la Compagnie de Jésus.

Qu'est-ce donc que cette théologie de la libération, cette nouvelle visée religieuse apparue depuis Medellin et réaffirmée plus tard lors de la conférence de Puebla, tenue l'année dernière (7) et qui se répercute dans la manière d'être propre à chaque ordre religieux?

(1- Un Jésus révolutionnaire)

C'est en premier lieu, la présentation à l'ensemble du peuple d'un nouveau Jésus, un Jésus totalement différent de celui que nous avons tous connu à travers l'enseignement de l'évangile, à travers l'enseignement de catéchisme grâce auquel nous nous sommes préparés à la première communion. Un Jésus rebelle; un Jésus opposé au système capitaliste; un Jésus révolutionnaire; un Jésus qui se faisait Dieu-homme, en faisant abstraction de toute sa dimension humaine (8); un Jésus qui, à partir de là et désormais, pour toujours, était le Dieu partial, le Dieu des pauvres, le Dieu qui assurait seulement, uniquement et exclusivement le salut du pauvre, du nécessiteux, de l'indigent, en refusant toute possibilité de salut au riche, au puissant, à celui qui est à la tête du gouvernement.

Evidemment, il y avait un premier germe de distorsion. Il s'agissait d'une foi prêchée unilatéralement. Dès le commencement de l'évangile apparaissait la déviation: Jésus, le Dieu des pauvres, n'est réservé qu'à certains. Naturellement, ceux qui recevaient ce message pouvaient se demander: et les autres qui, à l'évidence, étaient les riches? La réponse de l'Eglise, l'Eglise qui correspond à ma génération, pour être précis, a déclaré ceci: les riches ont eu quatre ou cinq siècles d'histoire de l'Eglise au cours desquels ils l'ont totalement eue en mains, au cours desquels leurs intérêts et leurs coeurs ont eu partie liée avec elle; il est temps que cette Eglise se sépare définitivement du pouvoir, qu'elle se sépare des riches et se mette définitivement au service des pauvres, en exclusivité, en affirmant que ce Dieu, le Dieu des pauvres n'est pas réservé à certains. L'année dernière, nous sommes allés à l'extrême dans ce genre de prédication en disant: Noël ne peut être célébré que par les pauvres car leur Dieu, celui qui vient au monde, est uniquement le Dieu des pauvres; les riches, nous ne voyons pas comment ils peuvent célébrer le 24 décembre.

(2- Socialisme et royaume de Dieu)

Voilà donc le premier aspect: la théologie de la libération présente un Jésus différent, un Jésus révolutionnaire. Le second aspect, le voici.

(6) Deux remarques: 1) Vatican II ne s'est pas terminé deux ans auparavant, mais trois; 2) le concept de "nouvelle Eglise" comme issue de Vatican II, n'est pas habituel aux milieux chrétiens favorables à Vatican II (NdT).

(7) L'assemblée de Puebla n'a pas eu lieu en 1980, mais en 1979 (NdT).

(8) Ce dernier membre de phrase est curieux: on aurait plutôt attendu, dans le contexte, l'expression "Dieu homme en faisant abstraction de toute sa dimension divine". Est-ce un lapsus? (NdT).

Ce Jésus a un projet concret; il est porteur d'une mission spécifique. Le présupposé, c'est que le Père l'a envoyé sur terre pour édifier un royaume, un royaume que nous identifions, nous surtout les jésuites, en particulier ceux de ma génération, comme un royaume équivalent au socialisme. Un royaume qui nous obligeait à édifier la société socialiste, pour laquelle nous avions à l'évidence besoin du pouvoir.

Comment arriver au pouvoir? C'est une partie que je vais traiter immédiatement. Ce Jésus, celui qui nous obligeait à édifier ce nouveau royaume socialiste ici, sur la terre, était également un Jésus absolument étranger à l'Eglise institutionnelle, qui rejetait toutes les structures institutionnelles et hiérarchiques de l'Eglise, qui s'opposait à la morale traditionnelle, qui n'était aucunement intéressé par les habitudes morales qui ont nourri notre fraternité et notre espérance durant des générations. Au contraire, il y avait une nouvelle morale qui était prêchée de ce point de vue: la seule chose importante, le seul absolu, c'était pour nous la révolution, le socialisme. Tout le reste venait par surcroît. Le fait que des mariages ne soient pas légalement constitués, que le divorce soit pratiqué, et qu'il y ait donc pour ainsi dire toutes sortes de libertinages, n'était qu'indirectement pris en considération dans cette nouvelle morale, pour laquelle l'absolu c'était le socialisme, c'était la prise du pouvoir.

(L'arme idéologique de la formation marxiste-léniniste des jésuites)

Telle est la première arme. La deuxième arme, c'est l'instrumental marxiste-léniniste que tous les jésuites, je le répète, presque tous les jésuites de ma génération, nous avons acquis à travers nos études universitaires pendant quatre ou cinq ans.

Dans mon cas concret, c'était au Mexique et en El Salvador, où j'ai étudié le marxisme pendant quatre ans. On prétendait que, pour pouvoir répondre aux besoins du monde actuel, le prêtre devait être un spécialiste, un expert en science du marxisme-léninisme. Nous prétendions de plus que ce que nous recherchions, c'était simplement un instrumental, une technique permettant d'analyser le pourquoi de l'exploitation de nos peuples et le comment de sa suppression (9).

Mais c'est ici que se trouve une de mes erreurs fondamentales, un de mes problèmes de manque profond d'intelligence, en dépit des apparences. Pourquoi? Parce que j'ai cru que cet instrument d'analyse se cantonnait uniquement dans la théorie, dans les élucubrations, dans le texte des livres. Mais c'était comme le bistouri du chirurgien, qui n'a pas de sens s'il n'est pas utilisé en salle d'opération sur le patient à traiter. Voilà la vérité du marxisme. Je ne pouvais pas avoir pensé, intelligemment, que cela allait rester de la théorie. Il fallait nécessairement que cela débouche sur ce qui a débouché: sur la praxis.

(L'arme idéologique du "choix prioritaire des pauvres") (10)

Une troisième arme extrêmement puissante, elle aussi, a été le choix propre que la Compagnie de Jésus, ou les jésuites, avons fait voici deux ans au cours de la congrégation générale qui était l'expression représen-

(9) C'est ce débat théorique et pratique auquel a pris part le P. Arrupe, général des jésuites, dans sa fameuse déclaration de décembre 1980. Cf. DIAL D 705 (NdT).

(10) Le "choix prioritaire des pauvres" a été défini comme option pastorale de base par l'assemblée épiscopale de Puebla. Cf. DIAL D 510 (NdT).

tative de cette corporation (11). Au cours de cette congrégation, il a été décidé que le travail des jésuites devait être prioritairement axé sur les secteurs sociaux les plus pauvres, à la campagne et en ville; que nous devions contribuer à la radicalisation de ce message qui avait été proposé à l'état d'ébauche au cours des années antérieures. Nos vies, nos moyens, nos connaissances, notre argent et nos possibilités les meilleures devaient ainsi être utilisés pour renforcer cette prédication que nous avons commencée avec les paysans et les ouvriers des villes.

(Conclusions)

Tirons dès maintenant quelques conclusions de ces trois armes fondamentales.

A partir de la foi, à partir du sentiment le plus sacré et le plus profond de tout notre peuple, nous avons proposé un premier germe de distorsion, un nouvel évangile, un Jésus inconnu, un Jésus sanglant pour ainsi dire; à partir d'une Eglise que nous reconnaissons polarisée, uniquement axée sur les pauvres, étrangère à la hiérarchie, totalement éloignée des principes moraux traditionnels et (à partir) de la décision de nous transformer en authentiques combattants, en fonction d'une foi et d'un esprit religieux.

On pourrait sans aucun doute tirer encore de nombreuses conclusions. L'une d'elles est la suivante: nous avons été capables, nous les jésuites, de faire entrer cela chez les gens, de faire entrer cela dans le peuple, de doser toute cette science de la théologie et du marxisme conformément aux niveaux propres aux personnes qui ont une culture générale et politique très faible. Nous avons été capables de créer toute une pédagogie de l'opprimé (12). Nous avons transmis nos connaissances par le biais de catéchismes schématiques, de moyens audiovisuels, de l'autorité que donne le fait d'être prêtre, d'être envoyé, d'être reconnu comme membre de l'Eglise. Nous avons donc eu, pour ainsi dire, une réussite générale parmi le peuple simple.

(Les "Délégués de la Parole de Dieu" en El Salvador)

Mon expérience comme religieux, dans la mise en oeuvre de ces (13) trois armes, je l'ai d'abord faite en El Salvador, puis au Nicaragua et, en troisième lieu, au Guatemala. Vous comprendrez que cette expérience accumulée doit faire partie de mon curriculum vitae tel que je vous l'ai exposé avant.

(11) Il y a erreur évidente: la dernière congrégation générale de la Compagnie de Jésus, la 32^{ème}, a eu lieu du 1^{er} décembre 1974 au 7 mars 1975 (et non pas en 1979). Par contre, en 1979, le P. Arrupe, général des jésuites, a participé à l'assemblée de Puebla. Il a présidé, le 1^{er} février 1979, une "rencontre régionale", à caractère fraternel, des 120 jésuites présents à Puebla. Ensuite, au cours de l'été 1979, il est passé au Pérou, en Bolivie, au Panama, au Honduras et au Nicaragua (après la victoire sandiniste). "L'argumentation" du P. Pellecer est donc fautive: elle rapproche en réalité le choix de Puebla avec le décret n°4 (sur la promotion de la justice) de la 32^{ème} congrégation de Jésus (NdT).

(12) Titre d'un ouvrage célèbre du brésilien Paulo Freyre (NdT).

(13) Hésitation du P. Pellecer qui se trompe en mettant d'abord "ces" au masculin (forme espagnole) au lieu du féminin, puis se reprenant correctement (NdT).

Qu'est-ce que j'ai eu à faire en El Salvador? En El Salvador, nous avons travaillé avec un mouvement religieux appelé "Délégués de la parole de Dieu". C'est l'équivalent du travail que font les anciens catéchistes à la campagne, en collaboration avec les curés ruraux. Mais c'était un mouvement différent parce qu'il comportait sa propre dimension organique: on présentait au paysan la possibilité d'une appartenance sociale, de se sentir membre d'un tout, d'un corps, d'avoir des tâches propres à mener.

Par exemple, certains étaient "les préparateurs" du message qu'il fallait aussitôt transmettre aux autres. D'autres étaient ce qu'on appelait "les pé-né-trateurs", c'est-à-dire des gens qui vont reconnaître de nouveaux terrains, qui vont découvrir quelles sont les coutumes du peuple, de quelle façon on peut arriver jusqu'à lui. Et d'autres étaient, sous nos noms, des "consolideurs", c'est-à-dire des gens qui visitaient la communauté, qui affermissaient ses besoins, et qui assuraient la continuation de ce mouvement appelé "Délégués de la parole de Dieu". Avec lui, nous avons créé une première instance. Nous étions parvenus à agglutiner la masse paysanne; nous étions parvenus, par le moyen de la parole, à capter son attention. Nous leur avons permis de connaître et de savourer l'expérience d'être des gens capables de s'organiser.

Mais vous comprendrez tous que personne ne s'organise pour s'organiser. Tout fait d'organisation est en fonction de quelque chose. C'est exactement ce que nous visions en El Salvador: créer un second niveau pour cette plateforme d'organisation que nous proposons à partir du fait religieux.

Quel était ce second niveau (14)? C'était précisément une proposition politique: "Vous devez savoir ^{vous} défendre contre l'exploitation que vous causent les patrons dans votre travail respectif. Vous devez affronter l'exploitation. Comment allez-vous l'affronter? Avec les rudiments du marxisme que nous vous avons appris. Comment le faire efficacement? En vous unissant, et en prévoyant la réponse des patrons. Quoi d'autre encore devez-vous faire? Apprendre à vous défendre. Comment allez-vous vous défendre? En y ajoutant une série de mesures dites d'auto-défense, qui ne sont rien d'autre que la porte ouvrant sur la vraie (15) résidence de la violence." C'est donc de cette façon que nous sommes parvenus à agglutiner une grande masse de paysans, à leur donner un profond sens social, religieux et politique, champ fertile qui, en un clin d'oeil, a été capté par les Forces populaires de libération Farabundo Martí.

Ce n'est pas ce que je recherchais, aucunement. Mais j'ai été de ceux qui leur ont présenté les choses sur un plateau, comme on dit ici, le plat adéquat, le terrain fertile pour que les Forces populaires de libération se nourrissent de tous ces paysans innocents qui avaient été captés par la parole du prêtre, par l'autorité de l'Eglise. Les conséquences pour El Salvador, vous les connaissez tous. Il est impossible que je dise que je suis coupable de tout, de la situation sanglante que traverse ce peuple frère. Mais je reconnais en cet instant même, devant vous et devant tout le peuple qui m'écoute, que je suis cause, par ma participation, de la mort, de la douleur et de tant d'autres choses découlant de la violence. Car j'ai contribué à semer cette situation de misère, de pauvreté et de violence supplémentaire dans ce peuple qui m'avait accordé l'hospitalité pendant plus de six ans.

(14) Hésitation du P. Pellecer qui bute sur l'expression et la répète une deuxième fois (NdT).

(15) Hésitation du P. Pellecer qui fait une longue pause entre l'adjectif et le substantif, comme s'il ne trouvait pas le mot. A noter que tout ce passage entre guillemets est littéralement "récité" à toute vitesse (NdT).

(Les "Délégués de la parole de Dieu" au Nicaragua et au Guatemala)

Après avoir été ordonné prêtre le 5 décembre 1976 dans le village d'Aguilares (16) où je vivais, j'ai été transféré au Nicaragua. Exactement pour faire le même travail, mais comme c'était encore le gouvernement de Somoza qui était au pouvoir, nous devons le faire avec davantage de précautions.

La situation (17) des paysans au Nicaragua était moins explosive, car il y avait plus de terres et les gens n'étaient pas dans une attitude combative au moment où je suis arrivé au Nicaragua. Cependant, de la même façon qu'en El Salvador, nous avons donné l'impulsion au travail des délégués de la parole pour agglutiner, rassembler de nombreuses personnes. En même temps nous avons favorisé le travail coopératif, de façon à ce que les gens découvrent que l'idéologie que nous leur présentions était bien avancée et avait une base réelle; que l'exploitation des terres en commun que nous leur propositions avait trois fonctions principales à remplir: la première était d'obtenir du capital pour faire exister la coopérative et pour réinvestir; la seconde était de pouvoir apporter une solution à la faim des gens d'al... (18) d'alentour; et la troisième, qui était pour nous la plus importante, c'était de pouvoir passer des fonds aux frac... (18) fractions du Front sandiniste qui, à ce moment-là combattaient dans les montagnes du nord du pays, à Las Segovias.

En résumé, cette expérience d'El Salvador et du Nicaragua, je peux dire que c'est la même que j'ai poursuivie au Guatemala. A la mi 77, j'ai été transféré du Nicaragua au Guatemala. En arrivant au Guatemala, on m'a affecté à une communauté de prêtres jésuites, connue sous le nom de CIAS. CIAS veut dire Centre d'investigation et de réflexion (19) sociale. Dans ce centre nous nous retrouvions entre jésuites qui avions eu la possibilité de faire des études supérieures, des études spéciales. En quelque sorte, c'était l'élite de la Compagnie de Jésus qui se trouvait rassemblée autour de ce groupe. A leur tour, dans le but de donner un témoignage de pauvreté, les jésuites ont décidé d'habiter dans une maison simple qu'ils louaient près du marché de La Palmita, dans la zone 5. Cette communauté a été connue par la suite comme "communauté de la zone 5".

Les jésuites de cette communauté, pendant six ou sept ans, avaient travaillé dans les campagnes de l'ouest de notre pays. Ils ont été là. Ils ont lancé le travail des délégués de la parole. Ils ont introduit les cours d'alphabétisation, les cours de premiers soins, les cours de religiosité (20), les cours de coopérative. En un mot, ils ont semé, ils ont préparé la place de ce qui est aujourd'hui le terrain très fertile mis à profit par le Comité d'unité paysanne (21). Je ne crois pas que la Compagnie de Jésus accepterait la paternité de ce mouvement. Elle ne l'a sans doute pas fait dans ce but au commencement, mais certainement elle l'a béni, elle l'a soutenu, elle

(16) Agglomération où a été précisément assassiné le jésuite Rutilio Grande, ami personnel de Mgr Romero (cf. DIAL D 370). Sur la répression à Aguilares et contre les jésuites: cf. DIAL D 384 et 407 (NdT).

(17) Hésitation du P. Pellecer qui répète une seconde fois le mot "situation" (NdT).

(18) Hésitation du P. Pellecer (NdT).

(19) En réalité le vrai mot est "action". Est-ce un lapsus?(NdT).

(20) A noter le caractère curieux de l'expression (NdT).

(21) Ou, selon le sigle guatémaltèque; CUC, regroupant essentiellement les Indiens paysans (NdT).

l'a aidé à se renforcer. Elle a surtout contribué à ce que le mouv... (22) le Comité d'unité paysanne obtienne un écho international. Il semblait très important qu'on dise à travers le monde entier que les Indiens ne commentaient pas seulement à se lever, mais qu'ils étaient aussi la base, qu'ils étaient le fondement de l'organisation politique révolutionnaire de notre peuple. Cela a été un autre des apports complices du reste de mes anciens compagnons jésuites: être à l'origine, en dehors de nos frontières, de cette réputation que nous connaissons tous, avec ses conséquences pour notre pays.

(Infiltration urbaine)

Pour ma part, au Guatemala, je n'ai jamais travaillé à la campagne. Pour des raisons de santé et aussi parce qu'il fallait travailler en ville. On estimait qu'il y avait une énorme lacune dans le travail avec les ouvriers; qu'il ne nous était plus possible de pénétrer dans les syndicats, comme on l'avait fait au cours des années précédentes. Mais il nous restait une grande possibilité: aller vers le logement de l'ouvrier; l'aider dans son milieu de vie, quand il se transforme en habitant de la périphérie, quand il habite dans les quartiers marginaux de la ville.

C'est ainsi, comme on me l'avait dit, que je devais travailler à mettre sur pied l'organisation politique appelée "Coordination des quartiers populaires". Cette organisation était pratiquement morte au milieu de 1977. Son nom servait uniquement pour diffuser des déclarations par la radio ou pour imprimer des tracts de propagande. J'ai alors commencé à travailler dans divers quartiers populaires de la ville, en me faisant accompagner par des jeunes, habitants de ces quartiers, pour faire avancer plus rapidement ce travail qu'on pensait être prioritaire. Les dix jeunes qui m'accompagnaient n'ont pas suffi.

Cela a coïncidé avec une proposition que m'avaient faite les religieuses du Collège belge (23): les aider dans un travail qu'elles appelaient "Opération Uspantán". Ce travail consistait à emmener les élèves, année par année, pendant un mois ou deux de leurs vacances, pour que ces jeunes filles partagent la vie des paysans d'Uspantán et de plusieurs villages du Quiché que je n'ai jamais connus personnellement; les élèves devaient ainsi rendre des services directs et se sensibiliser à la réalité brutale de la vie des paysans.

J'ai accepté la proposition des religieuses et je suis devenu le conseiller, le formateur, pour ainsi dire, du projet appelé "Formation opération Uspantán". Pendant l'année scolaire, j'ai invité les meilleures élèves de cette opération à apporter leur contribution au travail que je faisais en quartier populaire. C'est ainsi que, jusque vers la mi 78, j'ai mené cette tâche en utilisant les trois armes mentionnées plus haut, mais sans aucun lien explicite avec quelque mouvement clandestin de guérilla que ce soit dans le pays.

(Collaboration à la guérilla)

En juin-juillet 1978 une jeune femme appelée Laura Hurtado s'approche de moi et me propose de devenir membre de l'Armée de guérilla des pauvres (24).

(22) Hésitation du P. Pellecer (NdT).

(23) Important établissement scolaire de Guatemala-Ville, fondé par des religieuses belges (NdT).

(24) Il y a quatre principaux groupes de guérilla au Guatemala: l'Armée de guérilla des pauvres (EGP); les Forces armées rebelles (FAR); l'Organisation du peuple en armes (ORPA); et le Parti guatémaltèque du travail (PGT) (NdT).

Je l'avais connue à l'occasion du travail que je faisais dans les quartiers populaires. Elle m'a déclaré qu'elle appréciait la qualité de mon travail et mes capacités humaines, et que la meilleure façon de canaliser toute cette force était de m'inscrire à l'Armée de guérilla des pauvres.

A ce moment là je lui ai dit qu'il était absolument impossible d'accepter son invitation, pour deux raisons très simples. La première, c'est parce que je pensais me marier d'ici quatre ou cinq mois avec une nicaraguayenne qui n'était pas encore arrivée au Guatemala, et que je ne voulais pas prendre une telle décision sans lui en parler. La seconde, c'était parce que j'estimais que la vie conjugale était particulièrement incompatible avec les exigences de la vie de guérillero, subversive et violente. Cependant, elle a insisté en disant qu'elle reviendrait probablement relancer son invitation.

Un an plus tard, après une trajectoire plus large de travail dans la "Coordination des quartiers populaires" au titre particulier des questions de propagande, j'ai jugé que j'étais parvenu à un degré suffisant de maturité politique; par ailleurs la possibilité du mariage s'était évanouie. J'ai donc cherché à rencontrer personnellement Enrique Corral Alonso, ancien prêtre jésuite, espagnol naturalisé guatémaltèque, mari de Laura Hurtado. Je lui dis oui: je voulais m'inscrire à l'Armée de guérilla des pauvres (EGP).

Deux mois plus tard, j'ai reçu la réponse positive. "Manolo" est la personne qui, sous ce pseudonyme, s'est présentée à moi pour me dire qu'on acceptait ma proposition; que l'EGP était heureuse de savoir que j'allais en être membre, bien que non militant (25). Je crois que la distinction est importante. Le militant, c'est celui qui est à temps complet pour l'organisation, qui vit dans ses maisons, qui dépend économiquement de l'EGP; qui vit dans la clandestinité et suit toutes les disciplines du militant. Pour ma part, je n'ai toujours été que collaborateur, c'est-à-dire non dépendant de toutes les catégories ci-dessus. J'ai travaillé avec l'EGP pendant dix-sept mois.

"Manolo" m'a alors expliqué quelle était la perspective, quelle était l'analyse que faisait l'EGP de la situation sociale, politique, économique et religieuse du pays; pourquoi la voie armée était la seule solution définitive; ce que voulait l'EGP; comment elle travaillait les masses; comment elle entendait rechercher l'unité religion-politique; comment elle allait prendre le pouvoir; quel était son projet révolutionnaire quand elle arriverait au pouvoir, ce que, soit dit en passant, elle prévoyait pour fin 1981 ou début 1982. "Manolo" m'a ensuite indiqué que mon travail comme membre de l'EGP devait toujours être celui de la "Coordination des quartiers populaires", mais cette fois avec une perspective politique différente, en m'efforçant d'orienter cette organisation en fonction des principes politiques et militaires de l'EGP.

Après quelque dix mois de travail avec la "Coordination des quartiers populaires", on m'a dit qu'il convenait, en raison de mes capacités, de passer à d'autres tâches. C'étaient celles de la commission de propagande, au niveau de l'instance suprême qui existait à cette époque et qui était la commission nationale. Dans cette commission, le travail consistait à orienter et à coordonner politiquement toute la propagande à mener au plan national. Au niveau de la Commission nationale de propagande, nous avions à donner les lignes générales, mais chaque organisation de masses conservait son autonomie pour

(25) Le fait est confirmé par un communiqué de l'Armée de guérilla des pauvres, à la date du 6 octobre 1981 (NdT).

la diffusion de la propagande. C'est ainsi que j'ai milité, que j'ai collaboré à la Commission nationale de propagande pendant pratiquement neuf mois.

(L'évolution de la contagion)

Jusqu'alors, je m'étais enfermé dans une autre ingénuité, dans un autre manque d'intelligence, dans une autre erreur fondamentale (26); vu aujourd'hui, cela semble incroyable, et quand d'autres personnes (27) m'ont interrogé sur ce point, je n'ai pratiquement pas pu répondre.

Comment ai-je pu croire qu'il y avait une séparation entre l'idée et la munition? Comment ai-je pu penser que les trois armes mentionnées ci-dessus ne deviendraient pas trois armes fondamentales pour militer directement en pratiquant la violence subversive? Je ne m'explique pas, en ce moment, à quel moment s'est produit la contagion. Car ce n'est pas comme quelqu'un qui allume ou éteint la lumière: il le note immédiatement; c'est plutôt comme la contagion du virus: quand il se manifeste, c'est qu'il a déjà incubé... (28). A propos, j'ai oublié de mentionner dans mon curriculum vitae que j'avais aussi terminé les études de troisième année de médecine à l'Université San Carlos de Guatemala.

Bien! Revenant maintenant au travail de la Commission nationale de propagande, il se trouve que l'unité devenait de plus en plus grande entre le fait de lancer des idées et le fait de m'obliger à mener une vie de militant; à avoir des pratiques militaires, c'est-à-dire à suivre un entraînement de base, à observer un certain nombre de normes et mesures de sécurité. Il était en effet impensable qu'au niveau d'une commission nationale comme celle de la propagande, une personne n'ait pas d'expérience militaire, en dépit de toutes ses capacités dans d'autres domaines. On m'a toujours signalé cela comme une déficience et comme un danger.

(L'"auto-enlèvement")

C'est donc jusque là, jusqu'à ce 8 juin 1981 où j'ai découvert que je ne pouvais plus me retirer de l'Armée de guérilla des pauvres par le moyen du dialogue; que les dix-sept mois que j'avais vécus et où j'avais milité étaient suffisants pour qu'on refuse d'accepter ma démission, ainsi que cela aurait pu se faire dans une organisation démocratique. Il ne me restait donc plus d'autre solution que de disparaître, mais disparaître avec cette signification: disparaître en donnant à cela la réelle profondeur du message dont j'étais arrivé à penser qu'il pouvait être transmis à cette occasion.

J'ai alors eu recours à cet ancien ami, ancien camarade de l'Université San Carlos. Et j'ai donc réalisé ce que j'ai dit au début: l'auto-enlèvement.

(26) La première est celle faite par le P. Pellecer au début de sa présentation. Voir paragraphe correspondant (NdT).

(27) De qui le P. Pellecer veut-il parler? "Autres" par rapport à qui? Serait-ce le cardinal Casariego par rapport aux militaires? (NdT).

(28) Hésitation du P. Pellecer qui enchaîne une phrase parfaitement hors du contexte. Elle est significative de la technique de l'association d'idées qui est sans doute une clé des réponses ultérieures du P. Pellecer aux questions des journalistes (NdT).

J'ai rencontré dans les forces de sécurité, réellement, des frères. Jamais, au grand jamais, durant ces 122 jours (29) de séparation je n'ai su ce qu'était le sacrifice, ce qu'était la torture, ce qu'était le besoin, ce qu'était un manque de quoi que ce soit. Certains pourront penser: celui-là, c'est ce qu'on lui fait dire; ou bien: on le force d'une manière ou d'une autre. Cela correspond à ma plus profonde vérité; c'est ma façon la plus sincère de demander pardon à tout le peuple. Ce pardon je veux l'approfondir et lui donner une dimension plus large en ces derniers instants dont je m'approche.

(Recommandations diverses)

Avant de m'approcher de cet instant, après avoir raconté quelles ont été les origines de ma militance à l'Armée de guérilla des pauvres, après vous avoir décrit une partie d'une telle tâche, je voudrais vous dire ceci: il faut faire des recommandations, et cette tribune est le meilleur endroit pour le faire.

Je suis profondément convaincu de l'identité que j'ai trouvée en ce sens avec les forces de sécurité. Il existe en elles le sens de la justice. Il existe en elles le respect de la vie. Il existe chez elles un vrai désir que notre terre (30) ne saigne plus. Que nos jeunes se lèvent et qu'ils soient vraiment des arbres féconds! Que nous y mettions tous du nôtre!

Permettez donc que je vous donne le point de vue antérieur: comment, à partir de l'Armée de guérilla des pauvres, nous voyions le gouvernement et ses institutions démocratiques. Je crois en effet qu'ici vous aurez beaucoup de choses à noter, beaucoup d'aspects à changer en tant que co-responsables des destinées historiques de notre peuple.

Impossible de faire par ce moyen les nombreuses recommandations que je voudrais faire! Mais je pense à quelques-unes. Je constate qu'au ministère de l'éducation on fait des efforts incroyables pour répandre l'éducation jusque dans les plus... (31) dans les coins les plus reculés de notre peuple. Il y a pourtant certaines choses à revoir. Je crois que les diplômés académiques et scolaires ne correspondent plus aux besoins actuels de notre peuple. Je pense par exemple qu'il faut diversifier les baccalauréats en adaptant certains d'entre eux aux tendances ou aux vocations, puis en les faisant passer par des institutions comme l'INTECAP, par exemple. C'est un fait qu'1% seulement des nouveaux bacheliers ou équivalents entrent à l'université.

Il faut créer un secrétariat du travail extra-scolaire. Cela me fait mal au coeur de penser que la majorité de la population jeune de notre pays reste sans rien faire pendant quatre-vingt dix jours, n'est pas productive, ne fait rien face aux grands besoins de notre peuple.

Enfin, il me vient à l'esprit cet autre exemple. Je pense immédiatement aux habitants des quartiers populaires, secteur que j'ai le mieux connu au plan urbain. Les demandes que font ces habitants, les besoins qu'ils présen-

(29) Chiffre étrange, puisque du 6 juin au 30 septembre 1981, on compte exactement 112 jours (ou 113 si l'on ajoute le jour de l'enlèvement). Il ne s'agit pas d'une erreur puisque le P. Pellecer va répéter le même chiffre de "122" dans quelques instants. Pourquoi? (NdT).

(30) "Suelo". On aurait plutôt attendu "pueblo" (peuple) (NdT).

(31) Hésitation du P. Pellecer (NdT).

tent auprès des diverses institutions et autorités, ce sont des besoins pour lesquels, selon moi, nous devrions tous faire un effort afin de les solutionner immédiatement. Je sais que des problèmes de diverses natures se posent pour de telles solutions. Il ne m'appartient pas ici d'ouvrir la polémique sur ces problèmes seconds, mais bien sur les problèmes fondamentaux! Je ne m'explique pas, par exemple, comment il est possible qu'une communauté vivant à Colonia Betania, doive faire des démarches pendant neuf mois pour obtenir l'installation d'un point d'eau public. Ce sont neuf mois qu'on donne aux organisations de gauche, à la subversion; ce sont neuf mois perdus comme occasion pour que se fasse... pour que s'approchent (32) les plus notoires des activistes, pour qu'ils proposent aux gens que l'interlocuteur d'un tel besoin n'est pas la municipalité, mais autre chose: la violence, la prise du pouvoir. Je crois que la solution des besoins fondamentaux en logement, santé, éducation, culture, etc., doit être la priorité si l'on veut que disparaisse la cause sociale de base dont la guérilla continuera de profiter.

(Recommandations à l'Eglise)

Il y a un moment, avant d'être avec vous, j'ai eu l'occasion d'être également avec les évêques, que je ne peux pas apercevoir d'ici à cause de la lumière (33). A eux aussi j'ai demandé, j'ai, pour ainsi dire, réclamé une chose avec un sentiment profond: que l'Eglise chrétienne (34) se présente unie; qu'elle travaille dans une seule direction pastorale; qu'elle soit, pour ainsi dire, l'avant-garde de cette foi traditionnelle et éternelle qui ne peut disparaître devant aucun type de mouvement révolutionnaire; qu'on remarque qu'au Guatemala il y a une Eglise chrétienne (34); qu'on sache où sont les têtes et comment cette tête irradie la vie dans tout le corps. Pour qu'il n'y ait jamais plus d'organisations para-ecclésiastiques ou parallèles à la vie de l'Eglise; pour qu'il n'y ait plus Justice et paix (35), ni Chrétiens révolutionnaires Vicente Menchú (36), qui essaient d'apporter des réponses partielles; ils donnent normalement des réponses simplistes, lesquelles sont récupérées par les organisations révolutionnaires avides de manipulation des masses.

(32) Hésitation du P. Pellecer. Lapsus intraduisible mais cas d'homophonie significatif de réflexes mentaux. La déclaration en espagnol est: "oportunidad para que hacer... para que se acerquen (etc.)" (NdT).

(33) La lumière dont il est question, c'est sans aucun doute les projecteurs de la télévision. L'information donnée ici par le P. Pellecer appelle des remarques graves. Effectivement, avant la conférence de presse, les évêques ont entendu le P. Pellecer. Mais d'autres sources affirment que les évêques ont alors visionné une video-cassette du P. Pellecer. Qui donc se trompe? D'autre part, le P. Pellecer ne peut apercevoir les évêques dans la salle, pour la simple raison qu'ils se trouvaient dans une pièce adjacente, devant un poste de télévision en circuit fermé. Pourquoi les évêques présents n'ont-ils pas fait état, dans leur déclaration publique du 3 octobre, de l'étonnement de certains d'entre eux devant la ressemblance étrange des deux prestations successives du P. Pellecer? (NdT).

(34) A noter l'étrangeté de l'expression, au lieu de "Eglise catholique" ou "Eglise" tout court (NdT).

(35) Le nom exact du groupe de laïcs visés est "Comité pour la justice et la paix" (NdT).

(36) Groupe né après le massacre de l'ambassade d'Espagne (cf. DIAL 599, 601 et 697). Il est rattaché à l'organisation "Front populaire du 31 janvier" (NdT).

Que de recommandations encore ne pourrais-je faire? La dernière, peut-être, qui me vient à l'esprit en ce moment, elle est directement pour tous les pères de famille ici présents et ceux qui m'écoutent dans leurs foyers. En 1981, ce n'est plus le lieu d'avoir une confiance aveugle pour l'éducation catholique de vos enfants, du simple fait qu'on sait que le collège est de ca... (37) est de religieuses ou de prêtres. S'il a toujours été nécessaire que vous ayez le souci d'être présents à cette éducation, aujourd'hui plus que jamais, aujourd'hui il faut savoir quel est le curriculum vitae extra-scolaire avec lequel on conscientise les élèves; quelles sont les travaux en dehors des heures de classe avec ... (37) dans lesquels on leur présente ces nouvelles dimensions socialisantes; quels sont les professeurs qui exposent les différentes plate-formes de la conscientisation; quel est le professeur d'humanités et de religion. Aujourd'hui plus que jamais, le père de famille doit être auprès de son enfant. Il doit être coresponsable de son éducation. Une part de la responsabilité de notre situation. C'est aussi une part et c'est la faute de tous.

(La demande de pardon)

Voici que s'approche et ... (37) qu'arrive le moment final, le haut moment de ma présentation devant vous!

C'est une dimension profondément humaine. C'est rapporter l'expérience suivante à travers ma remise entre les mains des forces de sécurité auxquelles j'ai fait confiance. Au début, avec ... (37) une certaine crainte, je ne le nie pas. Grâce à elles, j'ai trouvé le pardon de ma vie. Au cours de mon séjour au milieu d'elles, précisément en raison de ce traitement de choix et de ce respect de l'intégrité de ma vie, j'ai approfondi ma conversion, en prenant la mesure de mon péché et en faisant le projet d'un avenir différent.

Grâce à vous qui avez eu la patience de m'écouter et qui avez été des interlocuteurs bienveillants, et à tout le peuple de Guatemala qui m'écoute et dont je suis sûr qu'il me pardonnera, je demande ce pardon profond qui comporte deux moments.

Le moment principal, celui qui relève de tout homme qui se sait homme: reconnaître la chute, le péché, la faute. Affronter la situation en disant: je suis responsable, je suis complice de ce qui est arrivé à mon peuple. C'est un moment délicat, car c'est un moment auquel on peut croire ou ne pas croire. Vous pourrez, en cet instant même, me dire: je te pardonne ou je ne te pardonne pas. Le mystère de la liberté de l'homme est profond; il doit toujours être respecté.

Mais le vrai pardon, je sais que je l'obtiendrai de vous dans le second moment de la conversion: en vous le montrant par mes oeuvres, par mon travail quotidien, par les résultats nobles et irréprochables de l'accomplissement de ma mission sacerdotale, les oeuvres nouvelles que je ferai, la manière différente de construire ma vie. Au terme des derniers jours de ma vie, le jour de ma mort, vous saurez si le pardon que vous m'avez accordé dès maintenant ou dans quelques mois, a été vrai ou s'il a été erroné. Il est profondément certain que, seule, l'histoire est capable d'offrir l'espace et le temps nécessaire pour que celui qui est tombé si bas, devienne capable de trouver le pardon que, je dis encore une fois, il est ... (38) sûr que je le trouverai auprès de vous.

(37) Hésitation du P. Pellecer (NdT).

(38) Longue hésitation du P. Pellecer (NdT).

Ce pardon m'est aussi nécessaire qu'il m'a été nécessaire de reconnaître mon péché. Imaginez l'am... l'ampleur (39) sociale du péché; pourquoi mes parents, mon frère et mon beau-frère, que j'adore tous, ont dû souffrir pendant plus de 120 jours (40) une douleur indescriptible. Alors que pour moi, chaque jour qui restait était un jour supplémentaire d'espérance, pour eux, sans aucun doute, chaque jour qui passait était un jour supplémentaire de douleur... (41)

Pardon, mille fois pardon, peuple de Guatemala, à vous ici présents! J'attends toutes les répon... toutes les questions que vous voudrez bien me poser. Croyez que mon émotion est profonde et que ma disposition à ne pas retomber aussi bas est grande. Ne vous laissez jamais approcher par la possibilité d'être contaminés par ce virus, par les organisations révolutionnaires de masses, "Coordination des quartiers populaires", etc., et encore moins par les organisations qui, par supposition, veulent faire du chemin une fin, en quoi elles faussent le sens du chemin et rendent la fin impossible. La violence n'est pas le chemin de l'amour. Ce n'est pas à partir des racines du péché qu'on peut construire le royaume de Dieu, et encore moins la réconciliation entre frères et fraternelle dont nous avons tous besoin. Merci beaucoup à vous tous... Merci beaucoup.

(Applaudissements)

(Fin de l'exposé liminaire.)

A suivre: réponses du P. Pellecer aux questions des journalistes)

(39) Hésitation du P. Pellecer (NdT).

(40) Cf. note 29 (NdT).

(41) L'émotion saisit ici le P. Pellecer. Elle ira grandissant jusqu'à la fin de son exposé (NdT).

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 210 F - Etranger 245 F par voie normale
(par avion, tarif sur demande selon pays)

Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL

Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441